

Paradoxe

PIERRE BAYARD

LE HORS-SUJET

PROUST ET LA DIGRESSION



Les Editions de Minuit

LE HORS-SUJET

PIERRE BAYARD

LE HORS-SUJET
PROUST ET LA DIGRESSION



LES ÉDITIONS DE MINUIT

© 1996 by LES ÉDITIONS DE MINUIT
7, rue Bernard-Palissy, 75006 Paris

En application de la loi du 11 mars 1957,
il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement
le présent ouvrage sans autorisation de l'éditeur
ou du Centre français d'exploitation du droit de copie, 3, rue Hautefeuille, 75006 Paris.

Je voudrais dire ici ma dette envers ceux qui ont rendu ce livre possible : Frédéric Berthet, d'abord, qui m'en a soufflé l'idée ; Michel Charles, Christine Montalbetti et Nathalie Piegay-Gros pour leurs travaux sur le « sujet » ; enfin Randa Sabry, dont l'ouvrage est une somme qui décourage (presque) d'écrire.

« Je m'interrompis pour regarder et montrer à Albertine un grand oiseau solitaire et hâtif qui loin devant nous, fouettant l'air du battement régulier de ses ailes, passait à toute vitesse au-dessus de la plage tachée ça et là de reflets pareils à des petits morceaux de papier rouge déchirés et la traversait dans toute sa longueur, sans ralentir son allure, sans détourner son attention, sans dévier de son chemin, comme un émissaire qui va porter bien loin un message urgent et capital. "Lui au moins va droit au but !", me dit Albertine d'un air de reproche. »

Sodome et Gomorrhe

CHAPITRE PREMIER

LONGUEURS

Proust est trop long. Cette observation purement phénoménologique est faite couramment depuis des années par de nombreux lecteurs, et va jusqu'à dissuader certains de commencer, d'autres de poursuivre. Elle est évidemment discutable, et il ne s'agit pas de l'accepter sans examen, mais elle a fini, à force, par acquiescer une certaine vraisemblance, en raison du nombre important de ceux qui la font et de l'ancienneté de sa formulation.

Car très tôt des lecteurs se sont élevés contre la longueur excessive du texte proustien. Il en va ainsi de ceux qui découvrirent le manuscrit du premier volume, comme le poète Jacques Madeleine, chargé d'un rapport de lecture pour Fasquelle – qui dissuada l'éditeur de le publier –, rapport où il remarquait :

L'auteur concède que son premier volume pourrait s'arrêter à la page 633. Il n'y a pas d'inconvénient ; et il n'y a pas d'avantage, car à 80 pages près, sur le nombre... !

Mais aussi tout cela pourrait être réduit de moitié, des trois quarts, des neuf dixièmes. Et d'autre part, il n'y a pas de raison pour que l'auteur n'ait pas doublé ou même décuplé son manuscrit. Etant donné le procédé [...] qu'il emploie, écrire vingt volumes est aussi normal que de s'arrêter à un ou deux ¹.

Plus expéditif encore, le lecteur de la maison Ollendorf, à qui Proust fit ensuite parvenir son manuscrit, s'exprima en ces termes : « Je suis peut-être bouché à l'émeri, mais je ne puis

1. *Du côté de chez Swann*, Paris, Gallimard, 1988 (folio), p. 449-450.

comprendre qu'un monsieur puisse employer trente pages à décrire comment il se tourne et se retourne dans son lit avant de trouver le sommeil »².

Les lecteurs des maisons d'édition ne furent pas les seuls à regretter que Proust n'ait pas fait plus bref. Un critique de l'époque, Paul Souday, se « demande combien Marcel Proust entasserait d'in-folios et remplirait de bibliothèques s'il venait à raconter toute sa vie »³. Proust lui-même semble s'être par moments posé des questions et envisagé, dans des lettres à Louis de Robert de 1913, de renvoyer en note, pour raccourcir son texte, certains passages, qu'il qualifie lui-même de « longueurs »⁴. Mais c'est à Anatole France, l'un des modèles de Bergotte, à qui l'on reprochait de ne pas s'intéresser davantage à l'œuvre de Proust, que l'on prête la formule peut-être la plus éloquente, parce qu'elle résume ce que beaucoup de lecteurs – c'est-à-dire de non-lecteurs – se sont dit un jour : « Que voulez-vous ? La vie est trop courte et Proust est trop long »⁵.

Aussi injustes puissent-ils sembler, ces jugements posent une question véritable, qu'on ne peut écarter d'un revers de main : le texte de Proust n'aurait-il pu être réduit ? Dire cela n'est pas faire injure à la *Recherche*, mais se demander simplement si un résultat aussi convaincant n'aurait pu être atteint par des moyens plus économiques. Question aujourd'hui d'autant moins évitable que des tentatives tout à fait sérieuses ont été faites ces dernières années pour proposer, du chef-d'œuvre proustien, une réduction raisonnée.

2. *Ibid.*, « Préface », p. XXXII.

3. *Le Temps*, 10 décembre 1913.

4. « Et si vous aviez la bonté de me signaler les parties qui vous semblent faire longueur, que je devrais supprimer (ou peut-être mettre en « notes », n'est-ce pas possible ?) en les marquant avec un crayon bleu ou rouge, ou noir, vous me rendriez un grand service » (*Marcel Proust. Correspondance*, texte établi, présenté et annoté par Philippe Kolb, Paris, Plon, XII, p. 211). Voir aussi, dans le même volume, p. 217, où Proust évoque à nouveau ses « longueurs ».

5. George D. Painter, *Marcel Proust. Les années de maturité (1904-1922)*, Paris, Mercure de France, 1966, p. 366.

Deux écoles « réductionnistes » ont jusqu'à présent dominé la recherche. La première est celle du *résumé*. Elle propose, par définition, une réduction générale, soucieuse de répartir équitablement les diminutions. Un exemple de ses résultats est le résumé qui figure à la fin de l'édition Gallimard. Il permet depuis longtemps aux lecteurs de circuler aisément dans l'œuvre, voire de faire preuve d'une connaissance du texte supérieure à celle dont ils disposent réellement. C'est sans doute Gérard Genette qui a poussé le plus loin possible cette pratique de réduction, en proposant un résumé global de la *Recherche*, composé de cette seule phrase : « Marcel devient écrivain »⁶.

Les réactions ne se sont pas fait attendre et des lecteurs vigilants, parmi lesquels Evelyne Birge-Vitz, ont protesté, demandant à Genette d'être plus précis. Aussi est-il revenu en ces termes sur cette question du résumé dans *Palimpsestes* :

Légitimement choquée par le caractère hyper-réducteur de ce résumé, Evelyne Birge-Vitz propose cette correction : « Marcel finit par devenir écrivain » ; cette fois, me semble-t-il, tout y est⁷.

S'il sera difficile de faire plus dense que Gérard Genette ou Evelyne Birge-Vitz⁸, il est en revanche possible de recourir à l'autre méthode, qui est celle de l'*amputation*. Cette seconde tentative ne se donne pas comme telle et se dissimule derrière des impératifs de rigueur éditoriale. Elle connaît une grande faveur depuis quelques années, avec la découverte d'une version dactylographiée plus courte d'*Albertine disparue*. Comme on le sait, quatre tomes seulement, sur les sept qui composent la *Recherche*, ont été publiés du vivant de Proust, les trois derniers, *Sodome et Gomorrhe*, *Albertine disparue* et *Le Temps retrouvé* étant parus à titre posthume. A partir de la version réduite d'*Albertine disparue*, Nathalie Mauriac, relayée par de nombreux proustiens dont Jean Milly, a lancé l'hypothèse que Proust avait décidé au dernier moment de réduire de moitié le manuscrit du sixième tome, réduction qui aurait ensuite

6. *Figures III*, Paris, Seuil, 1972, p. 75.

7. *Palimpsestes. La littérature au second degré*, Paris, Seuil, 1982, p. 280.

8. Notons la variante, un peu plus longue, de Vincent Descombes : « Marcel devient un grand écrivain » (*Proust. Philosophie du roman*, Paris, Minuit, 1987, p. 298).

conduit à d'autres remaniements, dont il est difficile de prendre la mesure⁹.

Quelle que soit la vérité sur ce second débat – et l'éventuelle prise de conscience qui aurait conduit Proust, dans ses derniers jours, en un moment de lucidité, à réaliser qu'il pouvait faire plus court –, nous nous trouvons bien là face aux deux grandes méthodes de réduction du texte. On remarquera qu'elles ne s'opposent pas par leur efficacité, puisque aucune ne connaît de limites. On a vu avec l'exemple de Genette que celle du résumé était remarquablement efficace, mais il ne faut pas sous-estimer le potentiel de la méthode Mauriac. Rien n'empêche en effet, après la suppression des premiers passages, d'en supprimer d'autres, voire de supprimer l'ensemble du livre.

Là où les deux méthodes diffèrent, c'est sur la manière dont les réductions sont pratiquées. Dans le premier cas, celui de Genette, la réduction est *homogène* : autrement dit, c'est globalement qu'elle s'exerce sur le texte, en répartissant les interventions. Dans le second cas, en revanche, la réduction est *hétérogène* : elle ne s'exerce que sur certains éléments du texte global. Il est patent, ainsi, que les premiers volumes de la *Recherche* ne sont pas concernés par la solution Mauriac. De ce fait, les deux solutions mettent du temps à se rejoindre. D'une part, l'énoncé extrêmement synthétique auquel est parvenu Genette ne pourrait guère être atteint par la seconde méthode. Outre qu'elle serait contrainte de conserver le sujet de l'énonciation originaire (il lui faudrait trouver dans le texte une formule analogue à « je deviens écrivain »), la méthode Mauriac, plus lourde, semble moins favoriser les synthèses, au moins dans les premiers temps de son intervention, puisqu'elle ne résume pas mais retranche. En fait, les deux méthodes ne viennent véritablement coïncider qu'au point extrême de leur réussite, où elles font toutes les deux disparaître le texte.

9. Voir *Albertine disparue*, Edition originale de la dernière version revue par l'auteur. Établie par Nathalie Mauriac et Etienne Wolff, Paris, Grasset, 1987 et *Albertine disparue*, Edition intégrale. Texte établi, présenté et annoté par Jean Milly, Paris, Librairie Honoré Champion, 1992.

C'est dans le prolongement des travaux de ces prédécesseurs que s'inscrit cet essai. Nous ne proposerons pas un texte réduit, mais nous offrirons au lecteur les moyens, s'il le désire, de se livrer lui-même à cette réduction. Et cela en nous attaquant à la racine du mal et en essayant de cerner tout ce qui se trouve hors du sujet, à savoir les digressions.

Si notre projet est d'abord utilitaire et vise à donner les moyens à qui le souhaite de procéder à sa propre réduction du texte proustien, il se double en effet d'une autre ambition qui consiste à réfléchir sur ce « hors » dont on a accusé Proust d'abuser, et qui serait le lieu de la digression. Au-delà de l'éventuelle réduction du texte proustien, toute une série d'autres questions se posent ici, plus intéressantes, qui portent sur l'essence même de la littérature. Celle, par exemple, de savoir ce que signifie *être trop long*. Ou encore, si chacun peut s'accorder à dire qu'il y a digression quand on sort du sujet, la question de savoir, en littérature, ce qu'implique précisément d'être ou de rester dans son sujet, ce terme pouvant être pris dans différentes acceptions, dont celle de la psychanalyse.

En effet, la réflexion sur la digression, si elle intéresse la théorie littéraire, est également au cœur de la psychanalyse et de sa pratique. On sait que celle-ci repose sur la règle dite de la « libre association », qui invite l'analysant à dire tout ce qui lui vient à l'esprit, ou, si l'on veut, « n'importe quoi ». Paradoxe fondateur qui conduit l'analysant, en s'éloignant du sujet qu'il traite, à se rapprocher du sujet – cette fois au sens freudien –, c'est-à-dire de lui-même. On voit les liens privilégiés qui unissent digression et psychanalyse, celle-ci inventant un espace où le plus extérieur est, pour en être le centre caché, l'intérieur même.

Pour mener ce genre de réflexion, Proust nous a semblé l'auteur idéal, dans la mesure où la minceur du propos fait que, d'une certaine manière, comme l'ont bien senti les tenants des différentes écoles réductionnistes, il n'y a pratiquement plus chez lui que des digressions. Mais il s'impose également pour une autre raison, qui tient, si l'on peut dire, au « sujet » lui-même. La *Recherche*¹⁰ est en elle-même le récit d'une

10. Nous avons fait le choix de ne travailler que sur ce livre. Nos références sont à l'édition de la Pléiade, procurée par Jean-Yves Tadié. Les indications de tomes et

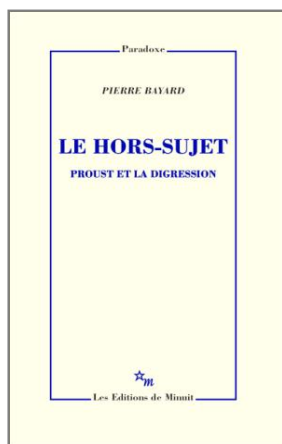
immense digression biographique, le texte de Proust racontant les égarements d'un homme qui ne parvient qu'après bien des années à ce qu'il découvre être son but dans l'existence : raconter sa vie.

Tout essai sur la digression a, notons-le, vocation encyclopédique. Plus rien, en effet, ne saurait lui être extérieur, puisque ce qui s'imagine sortir du sujet se découvre, du seul fait d'y être arrivé, au cœur du livre. Aussi la tentation est-elle grande, pour l'essayiste, d'insérer dans son texte les développements qu'il n'est pas parvenu à placer ailleurs. Nous nous sommes efforcé de ne pas abuser de cette situation, même si nous avons été conduit à avancer quelques réflexions sur *La Princesse de Clèves*, l'épistémologie de Karl Popper et l'histoire des guerres napoléoniennes : tous sujets qui, ne semblant pas s'imposer dans un essai sur la digression chez Proust avec une absolue nécessité, y trouvent, de ce fait, leur place naturelle.

de pages sont mises entre parenthèses après la citation. L'absence d'indication après une citation signifie que les précédentes références demeurent valables.

CET OUVRAGE A ÉTÉ TRANSCODÉ ET ACHEVÉ
D'IMPRIMER LE DOUZE SEPTEMBRE MIL NEUF CENT
QUATRE-VINGT-SEIZE DANS LES ATELIERS DE
NORMANDIE ROTO IMPRESSION S.A. À LONRAI (61250)
N° D'ÉDITEUR : 3086 - N° D'IMPRIMEUR : 961218

Dépôt légal : septembre 1996



Cette édition électronique du livre
Le Hors-sujet. Proust et la digression de Pierre Bayard
a été réalisée le 05 décembre 2012
par les Éditions de Minuit
à partir de l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782707315779).

© 2012 by LES ÉDITIONS DE MINUIT
pour la présente édition électronique.
www.leseditionsdeminuit.fr
ISBN : 9782707326232